

Les Choses **Georges Perec**

Dans *Les Choses*, une histoire des années soixante, Georges Perec réussit à capter l'air du temps, celui de l'année 1965 pour être précis. A travers l'histoire d'un jeune couple, l'auteur restitue les sentiments confus de toute une génération. Celle de jeunes actifs déchirés entre leur désir de vivre sans contraintes et les balbutiements de la société de consommation.

Agés de trente ans, Jérôme et Sylvie sont psychosociologues. Ils vivent dans un petit studio mais imaginent leur avenir dans un bel appartement au milieu duquel trônerait un canapé Chesterfield, ultime symbole de leur réussite : « *La vie, là, serait facile, serait simple. Toutes les obligations, tous les problèmes qu'impliquent la vie matérielle trouverait une solution naturelle.* »

Sylvie et Jérôme courent les antiquaires et les salles des ventes ébahis par la beauté des objets et anxieux de les posséder : « *Mais ici de nos jours et sous nos climats, de plus en plus de gens ne sont ni riches ni pauvres : ils rêvent de richesse et pourraient s'enrichir : c'est ici que leurs malheurs commencent.* » Malgré le désir de s'enrichir, le couple n'a pas l'intention de sacrifier son mode de vie pour atteindre ce but : « *Ils pouvaient, tout comme les autres, arriver ; mais ils ne voulaient qu'être arrivés.* » Lucides, leurs aspirations leur semblent parfois « *désespérément vides* ».

Plus de quarante ans après sa parution, *Les Choses* reste un livre incroyablement pertinent. Même si l'auteur s'est toujours défendu d'avoir écrit un roman contre la société de consommation, la charge n'en est pas moins violente. Sa force réside autant dans son sujet que dans l'écriture froide, voire clinique, de Perec. Les personnages sont désincarnés : si on sait tout de leur vie quotidienne et de leurs désirs matériels, pas une seule fois ne sont évoqués leurs sentiments ni leur intimité. Ce qui ne fait que renforcer la sensation de vide et de malaise du couple...

Le récit contient de longues descriptions d'intérieurs et d'objets du quotidien, et à ce titre, le court chapitre d'introduction qui fait penser à un travelling de cinéma est un petit bijou.

Le portrait que trace l'écrivain est celui d'une génération qui fait l'apprentissage de la société moderne. Et dont les doutes portent en eux les germes de la révolte étudiante de mai 68. Pour Sylvie et Jérôme, il n'y a pas d'autre choix que de se fondre dans le moule, comme le montre leur tentative ratée de fuir le matérialisme. A

trente ans et des poussières, ils n'ont pas les moyens de se révolter ; pour eux il est déjà trop tard. Après huit mois passés en Tunisie, ils rentrent à Paris et se décident à exercer leur métier avec application. A eux enfin ces choses dont ils ont toujours rêvé : les fauteuils en cuir, les bibliothèques en bois blond et les tapis de soie. Mais « leur vie était comme une trop longue habitude, comme un ennui presque serein : une vie sans rien. » (p. 139).

Quelques années plus tard, ce sera mai 68, les pavés et les slogans...

Post Scriptum : Fait particulier de ce roman : ce ne sont pas les personnages qui prennent une grande importance mais ce sont les choses qui sont décrites durant plusieurs pages avec beaucoup de détails et de façon méticuleuse. Mais en vérité, les choses ne sont que des bibelots. L'emploi du conditionnel plonge le lecteur dans le rêve des personnages du roman.

Ce roman traite aussi de la recherche du bonheur à travers le consumérisme, c'est-à-dire une idéologie où la consommation de biens revêt une importance capitale. Les personnages sont matérialistes et leur besoin d'acheter est infini.